

Georges Sorel et Marie David, femme du peuple

Choix de classe et engagement socialiste

Willy Gianinazzi

« Le choix de la compagne est un des actes dans lesquels se manifeste le mieux la psychologie profonde de l'homme. »

(G. Sorel, « Jean-Jacques Rousseau », *Le Mouvement socialiste*, juin 1907, p. 515.)

Il est peu d'écrivains qui n'ont cessé de témoigner, tout au long de la vie, de l'importance qu'a représentée pour leur œuvre l'épouse ou la compagne. En préparant les *Réflexions sur la violence*, Georges Sorel demandait à son éditeur si, en France, il pouvait se faire et s'il « n'était pas ridicule » de dédier un volume « au souvenir de [sa] femme¹ ». L'ouvrage parut en 1908 avec cette formule : « À la mémoire de la compagne de ma jeunesse, je dédie ce livre tout inspiré par son esprit. » En 1917, Sorel confia à l'un de ses plus proches amis qu'elle en aurait même « approuvé les idées² ». Un autre livre engagé, qu'il avait publié en Italie, avait déjà été dédié « à la mémoire de ma FEMME ADORÉE qui fut l'initiatrice de mes études sur le socialisme et qui guida pendant toute sa vie mes travaux » (*Saggi di critica del marxismo*, 1903). La seule autre dédicace qui orne ses livres concerne un ancien ouvrier et sa femme, Paul et Léona Delesalle (*Matériaux d'une théorie du prolétariat*, 1919).

Après avoir mentionné l'existence des deux hommages rendus à sa femme, Sorel concluait, dans une lettre autobiographique de 1910 à un camarade italien :

« Je puis donc dire que ma femme appartient à mon existence d'écrivain socialiste ; elle a été pour moi une compagne toujours pleine de courage et d'honneur ; je l'ai perdue en 1897 et depuis lors je puis dire que j'ai travaillé pour élever un monument philosophique qui soit digne de sa mémoire. Son cher souvenir me soutient encore dans mes heures de découragement. C'est en pensant à elle que j'ai écrit les phrases suivantes dans un article relatif à J.-J. Rousseau : "Heureux l'homme qui a rencontré la femme dévouée, énergique et fière de son amour, qui lui rendra toujours présente sa jeunesse, qui empêchera son âme de jamais se contenter, qui saura lui rappeler les obligations de sa tâche, et qui parfois lui révélera même son génie³ ! C'est ainsi que notre vie intellectuelle dépend, en très grande partie, du hasard d'une rencontre"⁴. »

Pour appréhender le caractère de Rousseau, poursuivait-il dans la citation, « "sa liaison avec Thérèse doit être invoquée ; je crois qu'il faut tenir grand compte des sentiments qu'il avait de sa nature purement plébéienne pour comprendre son profond attachement pour cette lingère"⁵. » À l'inverse, avait-il écrit quelques années auparavant : « Malheur à celui qui, trompé par une amourette, n'a pas rencontré la femme forte qui aurait dû lui révéler sa destinée et lui donner du cœur dans les jours de défaillance ! C'est dans l'amour d'une pareille compagne que s'engendre l'âme des hommes qui triompheront de tous les obstacles⁶. »

1 Lettre du 26 août 1907, in « Lettres de Georges Sorel à Daniel Halévy (1907-1920) », Michel Prat (ed.), *Mil neuf cent*, 12, 1994, p. 163.

2 Lettre du 28 décembre 1917, in G. Sorel, *Lettres à Paul Delesalle, 1914-1921*, Paris, Grasset, 1947, p. 123.

3 Cette phrase constitue le point final apposé par Sorel à l'édition définitive des *Réflexions sur la violence* (4^e éd., 1919).

4 Lettre de Sorel à Agostino Lanzillo du 28 mars 1910, in "Cher Camarade"... *Georges Sorel ad Agostino Lanzillo. 1909-1921*, Francesco Germinario (ed.), *Annali della Fondazione « Luigi Micheletti »*, 7, 1993-1994, p. 115-116.

5 *Ibid.*, p. 116. La citation que donne Sorel est tirée de : G. Sorel, « Jean-Jacques Rousseau », art. cit., p. 513, 515.

6 G. Sorel, « Antonin Lavergne, Jean Coste, ou L'instituteur de village », *Le Mouvement socialiste*, 1^{er} septembre 1901, p. 298.

Dans une lettre à Benedetto Croce, Sorel annonçait le décès de Marie Euphrasie David survenu le 26 avril 1897 à la suite d'une maladie : « J'ai perdu ma chère et dévouée femme, qui avait été la compagne de 22 ans de travaux et à qui j'étais lié *per la forza del primo amore*. Son souvenir, je l'espère, restera la meilleure partie de moi-même et la vraie âme de ma vie⁷. » Sorel ne se consola jamais de sa perte ; en 1918 encore, il expliquait son usage d'un papier à lettre bordé de noir par le fait de n'avoir « jamais quitté le deuil⁸ ».

Une union exogame et atypique

Jeune ingénieur cherbourgeois diplômé des Ponts et Chaussées, Georges Eugène Sorel avait connu l'amour de sa vie en 1875 à Lyon, à l'âge de 28 ans. Sa compagne, issue d'une famille nombreuse de paysans pauvres du Chaney, un hameau perché au-dessus de la petite ville industrielle de Tenay dans l'Ain, avait été ouvrière dans les usines de soierie de la vallée de l'Albarine, puis s'était placée à Tenay avant d'émigrer soixante kilomètres plus loin, à Lyon, où elle travaillait dans l'hôtel qui hébergea Sorel, retenu au cours d'un déplacement par un problème de santé⁹ (on ne sait si Sorel revenait des funérailles de son père, décédé à Paris la même année, le 22 février).

Au décalage de classe du couple s'ajoutait une différence d'âge de près de deux ans et demi qui également détonnait par rapport aux bonnes mœurs bourgeoises parce qu'au détriment du chef de famille – lors du recensement de 1886, Sorel, qui jouissait d'une bonne réputation dans sa ville de province, crut devoir rajeunir sa compagne de six ans¹⁰ ! C'est probablement pour ces deux raisons que la mère de Sorel, bourgeoise (issue d'une lignée de notables et propriétaires normands) avant d'être catholique fervente, ne consentit jamais au mariage¹¹. Si Sorel renonça à officialiser son union exogame et atypique, cela se fit sans doute avec le regret de sa femme, catholique pratiquante. Toujours est-il que la famille de celle-ci ne s'en offusqua pas puisqu'elle accueillit l'ingénieur à bras ouvert. Marie retourna plus d'une fois avec son compagnon dans sa commune natale pour voir sa famille et participer au traditionnel pèlerinage à la vierge de Mazières. Sorel en profita pour recueillir des témoignages précis sur les vexations et les mauvais traitements subis par les ouvrières de l'usine de filature de la soie Warnery à Tenay¹², avant qu'elles ne déclenchent une grève mémorable en 1899. Le couple n'eut pas d'enfant, mais, comme il l'avait déjà fait à Perpignan pour un jeune de dix-sept ans, il hébergea vers 1895 un adolescent, Jean-Baptiste David, futur coureur cycliste et masseur. Neveu de Marie, fils d'une ouvrière de la soie tenaysienne (certainement l'informatrice de Sorel), il devint le fils adoptif et l'héritier de Sorel – quelques publications de celui-ci empruntèrent son nom en guise de pseudonyme. La tombe familiale de Jean-Baptiste, décédé en 1945 et qui avait épousé en 1902 la domestique du couple, Marie Victoire Pilet, fait reposer Sorel dans le cimetière de Tenay presque en face de la sépulture de sa compagne. Les David prénommèrent l'un de leurs enfants jumeaux, nés en 1903, Georges Eugène.

7 Lettre du 2 juin 1897, in « Lettres de Georges Sorel à B. Croce », *La Critica*, XXV, 1927, p. 44.

8 Lettre du 17 octobre 1918, in « Lettres de Georges Sorel à Jean Bourdeau. Deuxième partie : 1913-1921 », *Mil neuf cent*, 15, 1997, p. 190.

9 Pierre Andreu, *Georges Sorel entre le noir et le rouge* (1953), Paris, Syros, 1982, p. 37-38. Pour quelques détails supplémentaires sur le couple recueillis auprès des descendants de la famille David, voir Félicien Gallet, « À la recherche de Georges Sorel et de Marie David : le double miroir d'un amour », *Visages de l'Ain*, 77, janvier-février 1965, p. 38-43.

10 Sur la période perpignanaise du couple, voir Étienne Frenay, « Georges Sorel à Perpignan (1879-1892) », *Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales*, CVIII, 2001, p. 246-271.

11 Cette opposition a été révélée par une nièce de Marie David lors d'un voyage de Pierre Andreu à Tenay en 1948 (Pierre Andreu, « Du nouveau sur Georges Sorel », *Le Figaro littéraire*, 10 juillet 1948).

12 G. [G. Sorel], « Office du travail, *Statistique des grèves... 1894* », *Le Devenir social*, janvier 1896, p. 88 n. 2.

Un parti pris prolétarien

Ces quelques informations factuelles fournissent un premier cadre contextuel à une question biographique aussi mystérieuse que difficile à élucider. Comment faut-il recevoir le témoignage de Sorel, cité en ouverture de cet article, qui élève sa femme au rang d'« initiatrice » de ses études sur le socialisme, études dont elle aurait de surcroît partagé l'esprit ? « Initiatrice » au sens d'une personne qui est à l'origine ou qui fait connaître ? Ces déclarations d'hommage à sa compagne sont à première vue inouïes parce qu'aucun indice matériel et aucun témoignage direct autre que celui de l'intéressé ne vient les confirmer. Reste cependant que les propos répétés de Sorel, évidemment sincères, expriment un ressenti personnel qu'il serait absurde de contester. Ils demandent donc à être interprétés.

Une tentative d'explication avait été hasardée par un témoin qui avait connu Sorel dans les années quatre-vingt-dix aux réunions du Groupe des étudiants collectivistes. Émile Buré assura que « son mariage avec sa gouvernante [*sic*] l'avait éloigné du monde bourgeois pour l'entraîner dans le monde socialiste¹³ ». Mais à Perpignan, où Sorel vécut et travailla de 1879 à 1892, date de sa démission, ses relations professionnelles comptaient des notables, des propriétaires et des polytechniciens. Et si, de par son métier, il lui arriva aussi de côtoyer et d'apprécier tel radical-socialiste ou tel ancien communard, il frayait davantage avec des ecclésiastiques en même temps qu'il professait des idées conservatrices et contre-révolutionnaires – tout en lisant Proudhon, et en l'étudiant de près au printemps 1892. Il faudra attendre 1893 lorsque, revenu à Paris dès octobre 1892 et après avoir continué de fréquenter la rédaction d'une revue thomiste (comme l'avait fait naguère Charles Maurras monté à la capitale !), il manifesta un intérêt pour les idées socialistes et marxistes, et commença effectivement à lier connaissance avec le milieu militant et intellectuel socialiste¹⁴. Ce « retard à l'allumage », après 18 années de vie de couple, rend le propos de Buré invraisemblable, mais, comme nous allons le voir, il ne souffre que d'une imprécision¹⁵.

Ainsi, il nous semble qu'il ne faut pas entendre que Marie David mit son compagnon en contact avec le monde *socialiste* ni qu'elle le convertit proprement au *socialisme*. Tout montre qu'elle en aurait été incapable car semi-analphabète à la signature maladroite attestée – elle s'instruisit grâce à une institutrice qui venait quotidiennement à la maison durant les premiers temps du ménage – et sans avis politique¹⁶. Ce qui n'exclut pas qu'en l'encourageant, elle ait pu être un aiguillon pour Sorel dans l'élaboration de son œuvre. Son caractère bien trempé, que laisse deviner le seul portrait qu'on a d'elle à l'époque de leur vie commune, lui aurait permis de jouer ce rôle de « guide ». Nous formulons donc l'hypothèse qu'à défaut d'un rapport quelconque avec le socialisme, elle a pu inspirer ou favoriser le *parti pris prolétarien* de celui qui allait accéder à la notoriété en devenant le chantre du syndicalisme révolutionnaire. Issu de cette dernière mouvance et ingénieur lui-même, Robert Louzon observa *a posteriori* : « La plupart d'entre nous n'ont connu Sorel que lorsqu'il était déjà veuf, et il était généralement peu loquace sur ce qui le concernait personnellement ; cependant le peu que nous savons suffit pour qu'on puisse avancer, sans trop s'aventurer, que, sans sa femme prolétaire, Sorel, philosophe du mouvement ouvrier n'aurait pas existé¹⁷. » Et cela grâce autant à son origine de classe, qui la rapprochait aux yeux de Sorel de la lingère de Rousseau, qu'au milieu familial paysan et ouvrier qu'elle lui permit de découvrir ; et peut-être aussi grâce à son exemple de charité chrétienne en faveur

13 Émile Buré, « Souvenirs sur Georges Sorel », *Les Nouvelles littéraires*, 30 octobre 1947, p. 1.

14 Willy Gianinazzi, « Détour biographique », in *Naissance du mythe moderne. Georges Sorel et la crise de la pensée savante (1889-1914)*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 2006, p. 23-32.

15 Mises à part celles signalées dans la citation même.

16 P. Andreu, *Sorel entre le noir et le rouge*, op. cit., p. 39, 41 ; É. Frenay, « Georges Sorel à Perpignan », art. cit., p. 250.

17 Robert Louzon, « Introduction », in G. Sorel, *Lettres à Paul Delesalle*, op. cit., p. 45.

des déshérités, des faibles et des malades (à Perpignan, où sévissaient choléra et typhoïde, elle était en relation avec la paroisse et les Petites Sœurs des pauvres¹⁸), qui faisait écho à son propre engagement professionnel en matière d'hygiène et de santé dans les quartiers insalubres de la ville. Ce parti pris, que Sorel saluait dans l'âme « ouvrière » d'un transfuge de classe comme Rousseau et chez un « serviteur désintéressé du prolétariat » comme Proudhon ou comme Fernand Pelloutier¹⁹, lui paraissait plus important que l'adhésion aux doctrines socialistes. Aussi n'est-il peut-être pas fortuit que Sorel entreprit la rédaction du texte le plus ouvriériste qu'il ait jamais écrit, *L'avenir socialiste des syndicats*, peu après le décès de celle qui l'inspirait²⁰.

Quoi qu'il en soit, Sorel a pu nourrir cette sensibilité à la question sociale indépendamment de sa soudaine conversion socialiste-marxiste et sous la forme d'une accointance avec des gens du peuple. Deux indices étayaient cette suggestion. D'une part, à Perpignan, il « se comporta en rebelle » à sa classe en logeant les premières années dans une maison qu'il partageait avec des maçons et un portefaix, au 13 de la malfamée Impasse des Amandiers, habitée elle-même par de petites gens²¹. D'autre part, ses liens avec la famille David – des cultivateurs, un cardeur, une ouvrière, etc. – furent étroits et constants. Sorel, par exemple, appelé « oncle Georges », fut témoin au mariage d'une nièce de sa compagne le 20 octobre 1894, hébergea des petits-neveux de celle-ci – dont, pendant deux ans, un ouvrier travaillant chez Renault – ou paya la pension de l'école professionnelle à l'un d'eux. Ces relations furent maintenues jusqu'à ses derniers voyages dans l'Ain en 1914 et dans « [s]a montagne²² » à Malix, autre hameau de Tenay, en 1918 où, séjournant plusieurs mois à cause de la guerre avec Marie Victoire et ses enfants, il disait vivre « une vie proprement animale²³ ». On ne saura jamais à quel degré ces deux manières d'approcher et connaître le peuple contribuèrent à éveiller la conscience sociale de Sorel.

Si le choix de classe de Sorel se décline sans contradiction dans sa vie amoureuse et intellectuelle, au point de faire penser au cas illustre d'Engels, qu'en est-il des ressorts de son engagement socialiste, voire marxiste ? Aussi étonnant que ce soit, cette question a partie liée avec sa réflexion générale sur le genre féminin qui, lui-même, joue un rôle déterminant dans sa conception morale du socialisme.

La loi psycho-érotique

Sorel est revenu très souvent sur la place qu'occupe la femme dans la famille et dans la société²⁴. Armé de lectures hétéroclites sur la psychologie féminine, les minorités homo- et bi-sexuelles, la

18 Le registre des baptêmes de la paroisse de la Réal indique qu'elle devint par deux fois marraine (É. Frenay, « Georges Sorel à Perpignan », art. cit., p. 250). En revanche, le registre des dons de la congrégation, parfois anonymes, ne mentionne pas le nom de la bienfaitrice (Les Petites Sœurs des pauvres, Perpignan, communication à l'auteur du 13 août 2007).

19 G. Sorel, « Jean-Jacques Rousseau », art. cit., p. 514-516 ; Id., *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, Paris, Rivière, 1921, n.p. et p. 64 n.

20 La coïncidence nous a été signalée par Michel Prat, dont nous avons par ailleurs tenu compte des observations toujours éclairantes.

21 É. Frenay, « Georges Sorel à Perpignan », art. cit., p. 249. À cause de la proximité d'une maison close, Sorel, qui avait entre-temps déménagé d'une soixantaine de mètres dans un immeuble bourgeois, considérait en 1891 que l'accès par cette rue à l'école (fréquentée par le jeune qu'il hébergeait) était « moralement inadmissible »... (AD des Pyrénées-Orientales, 1 T 225).

22 Lettre de Georges Sorel à Marcel Rivière du 22 septembre 1918 (Arch. Éditions M. Rivière, IISG, Amsterdam).

23 Lettre du 7 mai 1918, in « Lettres de Georges Sorel à Édouard Berth. Quatrième partie : 1918-1922 », *Mil neuf cent*, 6, 1988, p. 105.

24 Françoise Blum, « Images de "la Femme" chez Georges Sorel », *Cahiers Georges Sorel*, 4, 1986, p. 5-25.

prostitution, l'adultère, etc.²⁵, il trouvait ses sources d'inspiration dans le moralisme de Proudhon, dans le catholicisme social de Le Play, dans le positivisme de l'école anthropologique italienne, dans l'essentialisme psycho-sexuel de Kraft-Ebing qui, tous, véhiculaient la thèse de la minorité naturelle de la femme, tantôt frigide tantôt hypersexuelle. Ouvert sur la culture italienne – en 1868, à vingt et un ans, il avait visité les Uffizi à Florence –, Sorel noua en 1893 une relation intellectuelle avec l'anthropologue et criminaliste turinois Cesare Lombroso, coauteur du *Crime politique et les révolutions* (1892) et avec Guglielmo Ferrero, également en correspondance avec Sorel, de *La femme criminelle et la prostituée* (1893)²⁶. De ces deux livres, Sorel retint une curieuse « loi psycho-érotique » à laquelle il resta attaché toute sa vie. S'appuyant sur le principe que les relations sexuelles sont la véritable mesure de la nature morale des humains et sur le postulat selon lequel « il n'est pas difficile de voir que ce qui excite l'amour est, en même temps, un adversaire de la volonté rationnelle²⁷ », cette loi peut s'énoncer ainsi : le développement de l'intellect est en raison inverse du développement affectif et sexuel²⁸. Cela sanctionne l'infériorité *intellectuelle* de la femme plus portée, tel un enfant ou un sauvage, aux sentiments et aux réactions émotives que l'homme, capable de génie, à moins qu'elle ne verse tantôt dans une sexualité débridée qui n'affecte cependant que les prostituées dévoyées de la vraie nature féminine²⁹, tantôt dans un mysticisme religieux extrême qui la fait aspirer littéralement au « "coït sacerdotal"³⁰ ».

Aux yeux de Sorel, cette sentimentalité de la femme n'a pas à être méjugée car elle traduit *positivement* un sens élevé de la morale et une tempérance sexuelle relayée par le sentiment amoureux. Morale et chasteté (celle-ci « n'est pas abstinence, comme d'ailleurs chez Proudhon, mais modération et régulation³¹ ») constituent même les vertus premières de la femme – que Sorel, agnostique, reconnaissait sans doute dans le catholicisme de sa compagne, comme Proudhon dans la fruste éducation paysanne de sa mère³². C'est sur cette base que Sorel dessinait la mission civilisatrice de la femme. Comme le résumait Proudhon dans un morceau monothématique choisi par Sorel : « Son véritable lot est d'être préposée à la garde de nos mœurs et de nos caractères, chargée de nous représenter incessamment dans sa personne notre conscience idéale³³. »

Pendant plus d'un quart de siècle, au 25, rue Denfert-Rochereau à Boulogne-sur-Seine, dans son cabinet de travail, grand comme un mouchoir de poche, au premier étage du pavillon qu'il baptisa « villa Euphrasie », Sorel vécut retiré parmi les livres, ses cahiers de notes et ses liasses de correspondances ; s'il n'est pas tout à fait vrai qu'il « sortait très peu » – il était un habitué de la Bibliothèque nationale et du Musée social, se rendait régulièrement à des cours ou à des soutenances

25 Ses recensions dans *L'Ère nouvelle* (1894) en rendent compte.

26 Olivier Bosc, « Criminologie, droit pénal et "conscience juridique", thèmes fondateurs de la pensée de Sorel », *Mil neuf cent*, 29, 2011, p. 185-190 ; Maddalena Carli, Silvano Montaldo, « Lettres de Georges Sorel à Cesare Lombroso (1893-1895) », *Mil neuf cent*, 36, 2018, p. 155-182.

27 Lettre de Sorel à Cesare Lombroso du 7 mai 1893, *ibid.*, p. 172.

28 Voir G. Sorel, « La femme criminelle d'après M. Lombroso », *Revue scientifique*, 7 octobre 1893, p. 466 ; Id., *Insegnamenti sociali dell'economia moderna*, Palerme, Sandron, 1907, p. 121 n. ; Id., « La valeur sociale de la chasteté » (1910), in « "Le point de vue du théoricien de la violence". Onze réponses de Georges Sorel à des enquêtes (1899-1919) », Michel Prat (ed.), *Mil neuf cent*, 22, 2004, p. 185-186 ; Id., « Trois problèmes », *L'Indépendance*, 1^{er} décembre 1911, p. 238. Françoise Blum donne quatre références supplémentaires (art. cit., p. 15 n.).

29 G. Sorel, « La femme criminelle d'après M. Lombroso », art. cit., p. 466-467.

30 G. Sorel, *La ruine du monde antique* (1902), Paris, Rivière, 1933, p. 277.

31 F. Blum, « Images de "la Femme" chez Georges Sorel », art. cit., p. 15.

32 Voir P.-J. Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. IV (extraits), in G. Sorel, « Quelques mots sur Proudhon », *Cahiers de la Quinzaine*, 2^e série, 13^e cahier, 22 juin 1901, p. 30.

33 *Ibidem*. Sorel se réfère encore à ces pages, dont il assurait qu'elles « ne seront point dépassées », dans les *Réflexions sur la violence* (1908), Michel Prat (ed.), Paris, Éd. du Seuil, 1990, p. 238. Sur l'importance de Proudhon pour Sorel, voir Patrice Rolland, *Georges Sorel. Le prolétariat dans la démocratie*, Paris, Kimé, à paraître.

de thèse, s'impliqua dans l'École des hautes études sociales et aimait palabrer dans les cénacles intellectuels et militants de la capitale –, un témoin a pu écrire qu'il « passa[i]t presque toute sa journée chez lui auprès de sa femme, qui s'occupait de tous les détails de sa vie matérielle³⁴ ». Ce tableau de l'intellectuel secouru par une femme dévouée, Sorel le peignit lui-même en 1911. On est fondé à y voir un autoportrait : « L'homme dont l'activité est entièrement consacrée à la réflexion, a grand besoin qu'une telle femme lui tende une main secourable ; l'amour d'une fidèle compagne est la seule récompense qu'il juge digne du travail intellectuel ; il veut que celle qui fut l'associée de temps malheureux, puisse être un jour glorieuse de sa réputation³⁵. »

Quant à la chasteté, comme Renan l'avait soutenu dans sa *Réforme intellectuelle et morale* (1871), elle « assure la victoire des peuples qui la pratiquent » (la tempérance judéo-chrétienne n'avait-elle pas fini par triompher du relâchement moral des Romains ?) ; aussi, selon Sorel, la victoire contre « le monde bourgeois » dépendra-t-elle, « en grande partie, du respect que le monde ouvrier aura acquis par l'austérité de ses mœurs sexuelles³⁶ ».

L'union libre

On ne dira pas que le cas personnel de Sorel a motivé directement son choix *théorique* en faveur de l'union libre, ne serait-ce parce que cette préférence mûrit vingt ans après sa mise en concubinage sous l'influence manifeste de la littérature socialiste qu'il dévorait – entre autres, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1893) d'Engels. Éparses, ses réflexions balayaient plusieurs aspects du sujet.

Écartant, sur un plan anthropologique, l'hypothèse essentialiste d'une antériorité de la famille par rapport aux clans ou celle historique d'une concomitance de sa naissance avec celle de l'État, Sorel retint surtout que ce sont les conditions générales de l'existence qui président à son évolution³⁷. Avec l'émancipation des femmes entrées dans la production, cette adaptation au temps se manifeste par la conception de la famille que nourrissent les prolétaires :

« Elle ne comporte pas la puissance paternelle ; la division du travail est physiologique et elle engendre des sentiments d'affection qui n'ont aucun rapport avec ceux que la tradition nous avait appris à considérer comme fondamentaux. Le jour où le prolétariat sera assez fort, ses usages serviront à former les idées de justice, que le Code consacrera. On peut déjà prévoir que l'« union libre » ne tardera pas à exercer sur la législation une influence considérable et à transformer tous les rapports juridiques de la famille³⁸. »

Le mariage civil est l'objet chez Sorel d'une critique constante, déjà présente en 1889 dans *Le Procès de Socrate* où perdure la référence au rite religieux. Depuis que la réglementation civile a pris le pas sur le « droit sacré privé » et défiguré la signification traditionnelle du mariage, celui-ci consiste en un « contrat » juridique qui traite d'affaires matérielles sans rapport aucun avec le ciment amoureux et affectif du couple³⁹. Le divorce – rétabli en France en 1884 – en est le pendant « ignominieux » puisqu'il règle juridiquement la question de savoir à qui profitera matériellement la séparation. En refusant cette intrusion de l'État dans la sphère affective, l'union libre fait fi de ce

34 Lettre d'Alfred Bonnet à Labriola du 6 mai 1898, in Antonio Labriola, *Carteggio*, t. IV, 1896-1898, Stefano Miccolis (ed.), Naples, Bibliopolis, 2004, p. 544. Bonnet et Sorel s'étaient fréquentés au *Devenir social*.

35 G. Sorel, « Trois problèmes », art. cit., p. 238.

36 G. Sorel, « La valeur sociale de la chasteté », *loc. cit.*, p. 186.

37 X. [G. Sorel], « Les sentiments sociaux », *Le Devenir social*, août-septembre 1896, p. 681-683.

38 G. Sorel, « Étude sur Vico », novembre 1896, p. 924-925.

39 G. Sorel, *Le procès de Socrate*, Paris, Alcan, 1889, p. 150-151.

« marché de location des fonctions vénériennes⁴⁰ » – que l'Église entérine également sous la forme d'« un accord d'intérêts financiers et mondains », généralisa plus tard l'auteur des *Réflexions sur la violence*⁴¹ ! L'union libre suppose le « respect » et l'« égalité » dans le couple. De sorte que la fidélité conjugale, qui devrait entraîner chez l'homme ayant accepté le lien de l'union « des obligations absolument strictes », ne devrait pas faire hésiter, comme dans le cas de la pédagogue et antiféministe notoire Anna Lampérière, « sur la question de savoir si l'homme y est aussi strictement tenu que la femme ». Sorel remarquait : « Tout le monde semble d'accord pour admettre qu'il n'y a qu'une seule morale pour les deux sexes ; mais il faut savoir si cette morale prendra pour type le relâchement des mœurs masculines ou la sévérité imposée aux mœurs féminines : je crois que, parmi les féministes, c'est la première opinion qui domine⁴². » On aura deviné que pour Sorel, peu enclin à la libération sexuelle, c'est la seconde qui s'impose.

La grande éducatrice du genre humain

Dans une conférence sur « L'éthique du socialisme » donnée au Collège libre des sciences sociales le 20 février 1899, l'orateur expliquait, à la suite du livre d'Engels, « qu'il ne faut pas se borner à considérer le mode de production de la vie matérielle, qu'il faut considérer aussi le mode de reproduction de l'espèce ». Car si, développait-il de façon originale, le premier est fondé sur des rapports juridiques qui règlent l'économie, le second l'est sur des *rapports affectifs* qui forment « système » en tant que correctif au matérialisme économique de la vulgate marxiste. Là prévalent l'exercice de la violence, la lutte pour les droits, la solidarité de classe, l'organisation ouvrière, etc. ; ici le principe de la *morale*, qui repose sur la *vertu* et l'*amour*, et d'où découle le sentiment de *justice*. Or, pour être centré sur l'« individu sensible », seul le domaine de la morale se trouve soustrait aux résistances juridiques et matérielles contre lesquelles bute la lutte des classes ; il prédispose à un engagement absolument libéré des conditionnements sociaux⁴³. Car ce n'est pas simplement par intérêt que le prolétariat se mobilise ; il arrive que « la plainte des opprimés » se fasse au nom de la morale et de la justice – Sorel soulève ici la question de la lutte des ouvriers pour la reconnaissance et la dignité. C'est pourquoi la « mission du prolétariat », celle de réaliser le socialisme, revêt un « caractère moral » qui représente « le moteur de toute la lutte des classes⁴⁴ ».

Sorel plaçait la femme au centre de ce dispositif éthique qui fonctionne comme une modalité d'action libératrice. Dans un court texte de 1899 intitulé « Morale et socialisme », il fixait ses idées à ce sujet (il le republiera tel quel dans une revue syndicaliste révolutionnaire italienne en 1908). Déjà convaincu « que la constitution de la famille (influencée par la vie politique) est la source principale de nos idées morales⁴⁵ », il arguait que la femme, pilier de la famille, non seulement éduque les enfants, mais aussi l'homme par sa relation d'amour. Et d'ajouter, avec une tournure qui peut être autobiographique : « c'est au contact de la femme aimée que nous nous sentons transformés en êtres affranchis des servitudes sociales » et prêts à « donner une signification socialiste à notre vie⁴⁶ ». Aussi était-elle « la grande éducatrice du genre humain », appelée à jouer un rôle de première importance « dans le développement du socialisme⁴⁷ ». Dans « La morale des producteurs », le chapitre qui clôt

40 G. Sorel, « Superstition socialiste ? », *Le Devenir social*, novembre 1895, p. 754-755.

41 G. Sorel, *Réflexions sur la violence*, op. cit., p. 237.

42 G. Sorel, « Anna Lampérière, *Le rôle social de la femme* », *Revue internationale de sociologie*, avril 1899, p. 316.

43 G. Sorel, « L'éthique du socialisme », *Revue de métaphysique et de morale*, mai 1899, p. 283-285.

44 G. Sorel, « Morale et socialisme », *Le Mouvement socialiste*, 1^{er} mars 1899, p. 209-210.

45 G. Sorel, « Étude sur Vico », art. cit., p. 925.

46 G. Sorel, « Morale et socialisme », art. cit., p. 211-213.

47 G. Sorel, « L'éthique du socialisme », art. cit., p. 293 n., 292.

emblématiquement les *Réflexions sur la violence*, Sorel rompait une lance en faveur de « l'amour » qui, « par l'enthousiasme qu'il engendre, peut produire le sublime sans lequel il n'y aurait point de morale efficace⁴⁸ ». On conçoit que Marie David aurait pu à la fois inspirer et partager une telle vision.

Texte inédit à paraître - 2023

48 G. Sorel, *Réflexions sur la violence*, *op. cit.*, p. 238.